ADMINISTRATION : 3, Rue de Rocroy
PARIS

TOUS LES JEUDIS

N° 114. — 16 Juillet 1914.

10 c.

L'INEDIT

MAGAZINE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS
Seine & Seine-&-Oise. . . 6 francs par an
Province. . . . . 7 — —
Etranger. . . . . 9 — —

CONSOLATION



— *Ah ! docteur... plus moyen d'aller à la selle...*
— *Plaignez-vous.... Vous voilà à l'abri du besoin !*



TROISIEME PARTIE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRECEDENTS.

Le comte Manfredo de Rodriganda, père des deux comtes Emmanuel et Ferdinando, s'éprend d'une aventurière, la Valdes, qui a pour amants le comte d'Assuna et Henrico Cortejo. Dans un accès de jalousie et de fureur, don Manfredo tire sur ce dernier qui tombe mort, La Valdes tue le vieux comte.

Vingt ans après, le notaire Gasparino Cortejo, fils de Henrico, la mère Clarisse et leur rejeton, Alfonzo, font disparaître le comte Emmanuel de Rodriganda et Mariano, alias de Sautreville, qui est le véritable fils de ce dernier. Leur complice est Landola, capitaine de La Pandola.

Rosita de Rodriganda, fille du comte Emmanuel, se marie dans le Dauphiné avec le docteur Carteret, qui part immédiatement à la recherche de Landola. A Avranches, où il débarque, habitent le comte dAssuna et sa fille Flora. La jeune fille aime un artiste, Lucien Chabert, qui découvre la présence, dans un phare, d'un vieillard fou.

II. — L'ENFANT PRODIGUE (suite).

Le jeune artiste comprit pourquoi Gabrillon l'avait précédé. C'était certainement pour enfermer le fou.

Le gardien était dans la première pièce et observait d'un air sombre la mine du visiteur.

— Pourquoi enfermez-vous ce malade ? demanda Lucien.

— Cela ne vous regarde pas, riposta l'homme d'un ton haineux.

— Votre manière d'agir peut donner lieu à bien des suppositions et peu bienveillantes pour vous !

— Monsieur, s'exclama Gabrillon, de quel droit vous mêlez-vous de mes affaires ? Je suis contraint de vous laisser entrer ici ; mais, si vous m'importunez, soyez sûr que je vous ferai dégringoler l'escalier !

— Vous ? dit Lucien d'un ton méprisant, je ne vous le conseille pas, car la justice mettrait alors le nez dans vos affaires !... Et laissant le gardien tremblant de fureur et de dépit, il reprit l'escalier, il monta encore les étages avant d'arriver au fanal. La vue de cette hauteur était splendide, mais elle ne fit pas sur le visiteur l'impression qu'elle eût produit en tout autre moment. Lucien était distrait en effet. Il pensait au fou, et il sentait en lui croître la certitude qu'il s'agissait là d'un terrible secret.

Cependant au bout de quelques minutes il redescendit et retrouva Gabrillon toujours en sentinelle devant la chambre du malade. Le peintre passa devant lui sans lui accorder un regard et sans lui offrir de pourboire....

Toute la journée il pensa au pauvre vieillard enfermé dans le phare. La nuit, il rêva qu'il était fou lui-même, et que Gabrillon le jetait à la mer. Il luttait de toutes ses forces contre les vagues et se réveilla enfin, baigné de sueur.

— Dans l'après-midi il alla faire une visite à sa fiancée. Flora le vit venir et courut à sa rencontre. C'était bien ainsi que Lucien se représentait son bonheur futur lorsqu'il serait l'époux de cet être charmant. Elle accourrait offrir ses lèvres à son baiser, quand il reviendrait de ses promenades. Elle était si jolie qu'il eût voulu pouvoir la serrer tout de suite dans ses bras et couvrir de baisers son doux visage. Mais la fenêtre était ouverte et le malade y était installé. Il convenait d'être sérieux.

— Oh ! que je suis heureuse. Mon père se sent encore mieux qu'hier, lui dit Flora.

— Si j'avais su alors ! je serais venu plus tôt !

—Vous auriez bien fait, si vous saviez combien j'étais impatiente de vous voir, vous n'auriez pas osé me faire attendre. Je suis si heureuse lorsque vous êtes là et mon père lui-même se réjouissait de vous revoir.

Ils étaient arrivés au vestibule, et, comme personne ne s'y trouvait, il passa un bras autour de la taille de la jeune fille et l'embrassa passionnément. Elle ferma les yeux et but son baiser avec ivresse, puis soudain s'arracha de ses bras eu balbutiant :

— Soyons sages, sinon, mon père s'en apercevra !

Ils entrèrent, lui les yeux brillants, elle, les joues en feu. Le regard du duc alla de l'un à l'autre, mais il ne parut pas avoir remarqué la confusion des amoureux et dit d'un ton joyeux :

— Ah ! vous voilà ! monsieur Chabert ! Je vous attendais pour vous communiquer deux faits importants...

— Alors, pardonnez-moi d'arriver si tard ! Pour apprendre, une bonne nouvelle, on n'arrive jamais assez tôt.

— D'abord vous allez dîner avec nous. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

Lucien remercia avec un sourire ; cette invitation était une nouvelle preuve de la bienveillance du malade à son égard.

— La société d'un malade n'est pas toujours agréable ! continua le duc, mais Flora aura la tâche de vous empêcher de vous ennuyer. La deuxième nouvelle est meilleure pour moi, du moins. Je me sens encore mieux qu'hier. Les médicaments du docteur Carteret opèrent vraiment des miracles.

« Je me sens tellement ragaillardi que je voudrais faire un tour, à pied ou à cheval, d'ici à Pétersbourg et plus loin même.

Ces paroles dans la bouche de cet homme maigre et affaibli, étaient vraiment touchantes. Lucien lui saisit la main, la porta respectueusement à ses lèvres et dit avec émotion.

— Je suis presque tenté, d'être jaloux de mon ami ! Je voudrais tant pouvoir, moi aussi faire quelque chose pour votre guérison !

— Mais c'est facile ! vous le pouvez ! Une aimable société aide toujours au rétablissement d'un malade. En attendant, si ma convalescence continue, je ne tarderai pas à être en état d'entreprendre mon voyage.

— Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda le peintre. Sans cela, seul ici, je me sentirais trop inquiet !

— Je vous remercie de votre aimable intention, répondit M. d'Assuna devenant songeur. Mais nous reparlerons de cela plus tard ! Flora, veux-tu faire servir, mon enfant ? Flora sonna, le domestique parut.

Lucien fut stupéfait en reconnaissant le domestique en livrée. A table, il fut bien plus surpris encore de se voir servi dans de l'argenterie massive. Quand il déplia sa serviette, il lut le monogramme E. A. surmonté d'une couronne ducale. Le linge était des plus luxueux, la porcelaine venait à n'en pas douter de Chine, et l'argenterie portait le même chiffre que les serviettes... Rêvait-il ?...

Le duc et sa fille échangèrent un regard malicieux et se réjouirent en silence de son embarras.

Mille pensées assaillirent à la fois le jeune peintre. Une cependant le tranquillisa. Le père de sa fiancée pouvait être l'employé d'un haut personnage qui pour un motif quelconque lui aurait confié la garde de ce précieux service de table. Oui, c'était cela, assurément ! Et pour fêter son fiancé, Flora s'était accordé le plaisir de se servir une fois de ces richesses.

Dégagé dès lors, de toute inquiétude, Lucien reprit la conversation. Le domestique s'était éloigné et Flora remplissait avec infiniment de grâce ses devoirs de maîtresse de maison. Le peintre se sentait heureux d'être servi par elle, d'effleurer, comme par hasard, ses doigts fins et de voir la jeune fille rougir à ce contact.

Le duc mangeait peu, mais avec appétit ; la toux l'avait presque quitté.

— Votre ami Carteret est un prodige ! répéta encore M. d'Assuna. J'envie ses parents.

Un fils qui récompense ainsi les peines de sa famille est une bénédiction. Un père et une mère sont seuls capables de comprendre un pareil bonheur.

— Son père est mort depuis longtemps, dit Lucien.

— C'est bien regrettable ! Quel était son état ?

— C'était un professeur ? Il adorait sa femme et ses enfants. Il avait fait connaissance de sa femme en Espagne...

— En Espagne ? s'exclama le duc... Et comment cela ?

— Issu d'une famille pauvre, M. Carteret était précepteur dans une opulente maison, et Mme Carteret, alors jeune fille, était gouvernante dans une autre.

Le duc tressaillit et Flora aussi.

— Dans quelle partie de l'Espagne ? demanda le duc ; sans se douter qu'il était si près de dévoiler le mystère dont la découverte le tourmentait depuis si longtemps.

— Tous deux avaient été engagés à peu près en même temps à Saragosse, par un banquier dont le nom m'a échappé !

M. d'Assuna déposa son couteau, car ses mains tremblantes allaient le laisser choir. Ses yeux s'agrandirent et le sang lui monta aux joues. Il demanda d'une voix rauque :

— Ce banquier ne se nommait-il pas Salmonno.

— Salmonno ! oui, c'est bien cela, Salmonno. Mais, monsieur, qu'avez-vous ! s'exclama Lucien effrayé.

Le duc s'était renversé sur le dossier de sa chaise et avait fermé les yeux. La vie semblait s'être échappée de son corps. Flora s'était vivement levée et l'entourait de ses bras.

— Mon père ! Oh ! je le savais ! Reviens à toi. M'entends-tu ? Je suis là, ta Flora est près de toi !...

Elle prit à deux mains la tête de son père et la serra contre elle en sanglotant. Le peintre s'était approché, un verre d'eau à la main. Mais déjà le duc rouvrait les yeux ; il pressa la main de sa fille et murmura :

— Ne t'inquiète pas, enfant, je n'étais pas évanoui, seulement l'émotion a été trop forte. Mais il faut que je sache tout !

Et, se tournant vers le jeune homme il ajouta :

— De grâce, monsieur. Que pouvez-vous encore me dire concernant Mme Carteret ? Parlez, je vous eu prie ! Est-elle rentrée en France en sortant de chez le banquier Salmonno ?

— Non, répondit le peintre, ne comprenant pas pourquoi le sort de ces étrangers pouvait émouvoir à ce point son hôte. Carteret fut ensuite gouvernante de la princesse Flora d'Assuna...

Le duo se prit la tête à deux mains. Puis rassemblant toutes ses forces, il questionna encore, d'une voix frémissante :

— Quel était son nom de jeune fille ?

— Louise Marthi.

— Flora ! s'écria le duc. Dieu soit loué !...

Il ouvrit les bras, sa fille s'y précipita. Ils se mirent tous deux à sangloter comme des enfants. Lucien ne comprenait rien à cette scène. Il s'approcha néanmoins prêt à soutenir le duc. Mais celui-ci s'était dressé et lui posant la main sur l'épaule.

— Tout ce que vous venez de dire là est bien vrai, n'est-ce pas ? demanda-t-il anxieusement.

— Assieds-toi, mon père ! supplia Flora, étends-toi sur la chaise longue. C'en est trop pour toi.

Elle-même tremblait de tous ses membres et ses joues étaient devenues très pâles.

— Non, je veux entendre le reste debout. Je ne mourrai pas de cette joie-là ! M. Chabert, vous ne comprenez rien à notre émotion. Apprenez donc qu'il s'agit en ce moment pour moi d'une question d'une extrême gravité ! Ou bien mon espoir se réalisera, ou bien j'en mourrai !

— Monsieur, répondit le peintre, profondément ému lui-même, attendons que votre agitation soit un peu calmée ; ensuite ; je répondrai de mon mieux à vos questions.

— Non, je ne puis attendre ! l'impatience me ferait mourir.

Parlez au nom du ciel ! Je vous en supplie. Dites-moi... Mme Carteret a-t-elle plusieurs enfants ?

— Oui, deux, un fils, le docteur et une fille beaucoup plus jeune.

— Savez-vous exactement l'âge de votre ami ?

— Très exactement. Il est né le 20 mars et a vingt-huit ans.

— C'est lui, c'est lui ! s'écria le duc en levant joyeusement les mains.

Puis, laissant retomber ses bras avec abattement, il reprit tout bas d'une voix mourante.

— Je veux... M'asseoir... je suis las... O Dieu. Je suis...

Il ferma les yeux et s'affaissa, mais Lucien le reçut dans ses bras.

— J'en étais sûre ! s'écria Flora, pleurant à la fois de ravissement et d'inquiétude. Cette émotion peut le tuer.

— Non, rassura le jeune homme, je sens battre son cœur, faiblement, mais il bat.

Avec mille soins il porta le duc jusqu'au canapé et l'étendit sur les coussins. Puis les deux fiancés s'agenouillèrent. Flora saisit d'une main celle de son père, passa l'autre autour du cou de son fiancé et murmura.

— O mon cher Lucien, si vous saviez combien la nouvelle que vous nous avez annoncée nous rend heureux !

— Ce doit être un bonheur, je le vois bien, quoique tout cela soit encore pour moi un mystère.

— Vous saurez tout, on vous expliquera, mais pourrez-vous me pardonner ?

— Eh ! que puis-je avoir à vous pardonner ? Flora.

— Oh ! quelque chose de très grave.

— Ne puis-je savoir tout de suite ?

— Non ! je veux que mon père entende aussi ce que j'ai à vous dire... sinon j'aurais trop peur !

Lucien sourit d'un air radieux et cessa de la questionner. Les deux jeunes gens restèrent à genoux jusqu'à ce que le duc rouvrit les yeux.

En les voyant, la main dans la main devant lui, il demanda :

— N'ai-je pas rêvé, Flora ?

— Non, mon père, mais tu nous as fait bien peur !

— La joie ne tue pas. Il faut d'ailleurs que je vive pour achever mon œuvre. Oui vivre pour lui et pour elle.

Il se redressa et les deux fiancés se levèrent. M. d'Assuna regarda longuement par la fenêtre. La campagne et la mer étaient inondées de soleil comme l'était son cœur. Enfin il reprit :

— Flora, ne disais-je pas, aujourd'hui même, que Dieu nous montrerait le chemin à suivre ? Ne nous a-t-il pas exaucé au-delà de toute attente. Qu'importe, à présent, la haine de cette bohémienne !

— Oh oui ! père !... c'est un miracle, en vérité ! Nous le cherchions en vain, et c'est lui qui est venu à nous !

— Oui, il est venu ! Nous l'avons vu sans nous douter que c'était lui. Cependant je me sentais un peu ému en sa présence et au son de sa voix surtout. C'était la voix que j'avais dans mes jeunes années !


Le duc s'était renversé sur le dossier de sa chaise...

Et sa haute taille. C'est tout à fait la mienne à son âge. Mais il est meilleur que je n'étais.

— Ah moi ! ne disais-je pas que je me sentais comme forcée de l'aimer, ajouta Flora, j'avais envie de l'embrasser.

Puis, se tournant vers Lucien, elle ajouta :

—Ne soyez pas fâché, je parle de mon... mais non, mon père, dis-le toi-même.

— Oui, il est temps de nous expliquer. M. Chabert ne comprend rien à nos paroles ! Flora parle de son frère.

En prononçant ces paroles, son visage rayonna.

— Vous avez un fils ! s'exclama Lucien d'un ton de joyeuse surprise. Je vous en prie, permettez-moi de vous poser quelques questions à son sujet.

— Oui ; oui, questionnez-moi tant que vous voudrez. Je vous répondrai volontiers. Je suis très fier de mon fils, et j'en ai le droit. Questionnez-moi donc, cher monsieur Chabert.

Ces marques d'affectueuse sympathie et ces mots empreints de cordialité étaient doux à entendre pour le fils repoussé. Il demanda donc :

— Où est votre fils en ce moment ?

— Sur mer, hélas !

— Sur mer ! Il est donc marin. Ou peut-être est-il en voyage seulement.

— C'est cela ! Il effectue un voyage de la plus haute importance... du moins à ce que vous m'avez dit hier !

— Moi, s'écria Lucien surpris.

— Mais oui ! C'est par vous que j'ai appris où il était et ce qu'il était en train de faire !

Les traits du peintre exprimèrent un vif ahurissement et une profonde perplexité. Le malade riait comme il n'avait pas ri depuis longtemps ; il reprit avec malice :

— Comment ! vous ne vous souvenez pas que nous avons parié de lui ? Vous l'avez vu vous-même, puisque c'est vous qui me l'avez envoyé !

— Mais ! c'est du docteur Carteret que vous vous voulez parler, balbutia Lucien, croyant que le malade commençait à délirer.

— Parfaitement, du docteur Carteret... De mon fils, parbleu !

Le jeune homme lança à Flora un regard anxieux ; mais le visage de la jeune fille était non moins rayonnant que celui de son père.

— Le docteur Carteret est mon frère, dit-elle simplement.

— Et c'est vous qui nous, l'avez appris sans vous en rendre compte ! ajouta monsieur d'Assuna, tandis que Lucien restait muet de surprise.

J'ai connu Mme Carteret peu avant son mariage. Son fils est aussi le mien, bien qu'il porte le nom d'un autre !

— Ah ! murmura l'artiste, je comprends ! Je commence à m'expliquer, maintenant, sa ressemblance avec vous, mademoiselle Flora,

— Sachez, mon enfant, expliqua le duc, que nous sommes Espagnols, et Mlle Louise Marthi a été pendant quelque temps la gouvernante de ma fille à Saragosse.

Le peintre enveloppa ses hôtes d'un rapide regard et reprit ; s'adressant au duc :

— Alors vous êtes le banquier Salmonno ?

— Non, je me nomme Eusébid d'Assuna. Ma fille est la princesse Flora d'Assuna.

Ce fut pour Lucien un coup de massue, car il donna soudain les signes d'une profonde émotion.

Flora s'approcha vivement de lui, mais il étendit la main comme pour la repousser. Il tremblait de tout son corps et se sentait extrêmement las, désespéré et malheureux.

— Laissez-moi ! balbutia-t-il. J'ai joui durant quelques jours d'un bonheur dont je remercie le ciel, mais, maintenant, je dois retourner à ma solitude... !

— Oh ! Lucien ! ne parlez pas ainsi ! Voilà ce que je voulais que vous me pardonniez ! Rappelez-vous mes paroles de l'autre jour.

— Oui, je me les rappelle ! Vous m'avez parlé d'une faute grave. C'en est une immense, cruelle, qui me brisera le cœur. J'ai supporté la malédiction de mon père, mais cette fois les forces me manquent. Les ténèbres m'environnent de nouveau, et ma vie va devenir plus sombre qu'elle n'a jamais été.

Le regard du jeune homme se voila, il ne put articuler un mot de plus. Il se sentait incapable de maîtriser son désespoir, ses genoux fléchissaient sous lui, il chancela et, sans Flora qui s'empressa de le soutenir, il fût tombé.

— Lucien ! s'écria-t-elle ; qu'avez-vous ! De grâce, ne soyez pas aussi fâché contre moi !

Ne me dites pas des choses aussi affreuses. Je vous aime, vous le savez.

Elle pleurait et pressait tendrement la main de Lucien.

Le duc intervint à son tour :

— Voyons pourquoi ce désespoir, monsieur Chabert, fit-il affectueusement, nos dispositions à votre égard sont ce qu'elles étaient il y a une demi-heure ! Nous n'acceptons pas que vous nous sacrifiiez à un sentiment que je trouve incompréhensible, pour ma part !

Le peintre se remit enfin et se laissa docilement conduire à un siège où il s'affaissa en passant sa main sur son front. Il gardait un air un peu égaré.

— Princesse ! murmurait-il, elle est princesse ! et je ne suis moi qu'un pauvre artiste, pis que cela ! un fils maudit ! Oh ! pourquoi m'avoir fait un mystère d'une chose si importante ? Nous ne pourrons pas nous marier, mademoiselle ! oubliez-vous donc ce que vous devez à votre rang.

— Voulez-vous vous taire ! s'exclama la jeune fille sur un ton de gronderie feinte. Qu'importe mon rang et mon titre ? Mon père m'a permis de suivre l'inclination de mon cœur, si mon frère se retrouve. Demandez-le-lui vous-même, ce qu'il pense de tout cela !

Les joues livides du jeune homme devinrent plus roses, il se leva et, s'approchant du duc :

— Monsieur, vous venez de me voir céder à un moment de faiblesse, dit-il, pardonnez-moi. L'homme n'est pas toujours maître de ses impressions ! Dites-moi toute la vérité ! Songez à ce que j'ai déjà souffert. Les affirmations de mademoiselle votre fille sont-elles vraiment exactes.

— Venez vous asseoir près de moi, répliqua doucement M. d'Assuna. Laissez-moi vous mettre au courant de tous ces événements.

Comme il l'avait fait à Flora, le duc dévoila son passé au jeune peintre. Lucien l'écouta, suspendu à ses lèvres. Un monde d'impressions l'assaillirent. Il aimait profondément Flora. Sa vie sans elle serait brisée, il le sentait. Fallait-il qu'il fasse le sacrifice de son amour ? Son devoir n'était-il pas plutôt de garder ce précieux trésor qui s'offrait à lui, de le défendre contre tous les préjugés ?...

Le duc conclut par ces mots :

— C'est vous qui m'avez apporté la lumière dans les ténèbres où je mourais ! J'espère que vous me croyez capable de reconnaissance.

— Oh ! certainement, monsieur ; ce sentiment-là est tout naturel chez un homme tel que vous, qui possède un cœur délicat. Mais je ne suis pour rien dans tout ceci ! C'est le hasard, ou mieux la Providence qui a tout fait !...

— Laissez-moi parler, insista le duc, je ne songe qu'au bonheur de ma fille. Vous êtes artiste. C'est une noblesse aussi et plus précieuse peut-être que celle de la naissance. A tout point de vue, je vous considère au moins, comme un égal. En outre, Flora vous aime et je suis sûr que vous saurez la rendre heureuse...

Ces mots furent un véritable coup de foudre pour Lucien. Il se précipita aux genoux du duc.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? balbutia-t-il. Je ne rêve pas ! Vous me confiez ce que vous avez de plus cher au monde ? Oh, monsieur, comment trouver des mots pour vous remercier ?

— Remerciez-moi non en paroles, mais en actions. Faites le bonheur de ma fille... Je ne vous demande que cette preuve de votre gratitude.

Flora s'était agenouillée à côté du jeune homme. Le duc appuya ses mains sur leurs têtes et articula d'une voix tremblante d'émotion :

— Père céleste qui êtes partout, je vous prie du fond du cœur de ne pas faire retomber ma faute sur les miens. Que votre bonté s'étende sur eux. Je les bénis, soyez leur protecteur et leur soutien dans toutes les circonstances difficiles.

L'heure était solennelle. La prière et la bénédiction d'un prêtre n'eût pas produit plus d'effet que cette supplication d'un père renonçant pour sa fille à l'éclat d'un rang élevé et la voulant heureuse simplement. M. d'Assuina releva ensuite les deux jeunes gens et les serra dans ses bras en silence.

— A partir de ce soir, mon enfant, je remplacerai le père que vous avez perdu, fit le duc en s'adressant à l'artiste. Mais j'espère bien que la rigueur de M. Chabert disparaîtra dès que j'aurai causé avec lui

— Et s'il ne se laisse pas persuader par nous deux, ajouta Flora, j'entreprendrai contre lui une lutte où il succombera, je vous le promets ! Il ne pourra résister à mes prières. Mais à propos, mon père, Lucien pourra nous accompagner à La Chapelle, n'est-ce pas ?

— Naturellement, il sera même notre maréchal-des-logis, et aura pour tâche d'écarter de nous tous les désagréments du voyage ? Tout est réglé à présent et, quant à moi, je me sens de force à partir dès demain.

— Oh ! monsieur, je ne vous le conseille pas ! s'exclama le peintre. Il est de toute nécessité de vous conformer aux instructions de Carteret. En attendant, peut-être Mlle Flora pourrait-elle écrire à Mme Carteret et à mon père en leur envoyant la lettre de recommandation de mon ami et en leur annonçant notre très prochaine arrivée. Mais j'aimerais bien que, de toute façon, il ne fût pas question de moi

— C'est cela, écris, Flora ! approuva aussitôt le duc. Seulement il ne faudra pas que tu donnes notre véritable nom afin que Mme Carteret ne sache pas avant notre venue que c'est moi qu'elle va revoir ! Dis simplement que nous sommes envoyés à La Chapelle par le docteur et que nous apporterons des lettres de recommandation de sa part.

— Mais c'est un mensonge ! N'est-ce pas mal, mon père ?

— Oh ! non, répondit gaîment M. d'Assuna... un duc a le droit de voyager incognito ! D'ailleurs je veux surprendre ma future, et, dans tous les romans, les fiancés n'agissent jamais autrement !

L'entrain du vieillard semblait lui rendre des forces à vue d'œil.

(A suivre.)